

Colocataires

Un nouveau type de relation?

Nathalie Ferrand

Volume 42, Number 1 (247), February 2000

Sur un plateau

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32642ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ferrand, N. (2000). Colocataires : un nouveau type de relation? *Liberté*, 42(1), 62–71.

NATHALIE FERRAND

COLOCATAIRES : UN NOUVEAU TYPE DE RELATION ?

La colocation est une situation d'interaction sociale courante. Toutefois, elle ne va pas de soi pour ceux qui la vivent. Les histoires de « colocs » ressemblent tantôt à des chicanes de couple, tantôt à de grandes histoires d'amitié, parfois à des médisances de voisinage. Comment définir ce phénomène et la spécificité de la dynamique de communication entre colocataires, notamment quand il s'agit de Français et de Québécois ?

Si cette pratique urbaine, avec ses enjeux économiques et sociaux, est également une réalité dans plusieurs métropoles européennes (Londres, Édimbourg, Amsterdam, etc.), l'expérience française semble moins riche. Car même si le partage d'appartement se négocie de plus en plus en France, les perceptions de ce qu'il engage sont fort différentes. Là-bas, on vivrait avec des amis ou avec un membre de la famille, frère ou cousin. « Entrer en colocation » avec des inconnus rencontrés par petites annonces est chose plus rare.

La cohabitation au quotidien ne va jamais sans heurt. Comment est interprétée la colocation quand ces heurts sont vécus comme résultant de différences culturelles ? Pour Edward T. Hall ¹, la culture est l'ensemble des

1. Edward T. Hall est l'un des premiers anthropologues américains qui a associé la communication à la culture. Il fait partie des précurseurs de l'école de Palo Alto, qui ont fait de la communication une discipline scientifique à part entière.

dimensions cachées de l'individu, donc se situant pour l'essentiel dans l'inconscient. Il la qualifie de « processus communicatif² ». Son objectif est de la rendre explicite, c'est-à-dire de mettre à jour des contenus culturels profonds tels que la perception du temps ou de l'espace. Le meilleur moyen de conscientiser la culture reste le contact avec d'autres cultures qui nous renvoient notre propre image. À cet égard, la colocation est un espace privilégié de contacts interculturels donnant lieu à des incidents critiques. Ces derniers naissent de la confrontation des conceptions de la colocation et peuvent s'exprimer autant par des négociations, des tensions, des conflits, que des surprises agréables ou décevantes. Ils permettent d'appréhender le cadre de référence culturel des colocataires françaises par leur interprétation du comportement de « l'autre » ; cet autre qui devient miroir de notre différence.

La communication entre colocataires

Marion, Odile, Anne, Valérie et Cécile ont toutes leurs histoires, leurs expériences particulières d'immigrantes françaises à Montréal. Elles nous ont livré leurs interprétations de la vie de colocataires. C'est elles, en tant qu'actrices de la réalité sociale vue « du dedans », qui ont choisi ce qu'elles voulaient dire. Leurs discours ont donc été différents les uns des autres, parfois très anecdotiques et tantôt plus analytiques³.

2. Edward T. Hall, *Le Langage silencieux*, Paris, Éditions du Seuil, 1984 (1959), p. 219.

3. Cet article est issu d'un mémoire de maîtrise en communication intitulé « La colocation comme situation de communication interculturelle : le discours de cinq jeunes Françaises vivant avec des Québécois ». Cette analyse microculturelle a été guidée par cinq entrevues en profondeur, menées auprès de jeunes Françaises immigrées, âgées de 22 à 25 ans, présentes à Montréal depuis moins de cinq ans, ayant vécu ou vivant des expériences de colocation avec des Québécois.

De manière générale, le mode de communication de ces Françaises accorde beaucoup d'importance à l'implicite, au non-dit. Ainsi, Marion trouve que Léon, son colocataire québécois, s'emporte trop facilement et qu'il ne se rend pas compte de ce qu'il dit; Anne reproche à Lucie d'être trop directe, trop émotive. Odile pense que tout ne mérite pas d'être dit au risque de compromettre l'ambiance dans l'appartement, tandis que Cécile est surprise qu'Audrey crie pour se calmer l'instant d'après. Pourquoi tout dire quand beaucoup de situations devraient être comprises tacitement? Les colocataires françaises identifient là une zone sensible qu'elles ont classée comme culturelle. Edward T. Hall parle dans ce cas de mode de communication en « contexte riche ».

*Dans une communication à contexte fort, il n'est pas nécessaire de dire ou d'écrire beaucoup, puisque l'essentiel de l'information se trouve dans l'environnement physique soit dans la personne et très peu dans la partie explicite, codée du message. [...] Dans une communication à contexte faible, l'essentiel de l'information est contenu dans le code explicite, ce qui est typique des cultures individualistes*⁴.

Dans les cas où les modalités de négociation sont l'enjeu même du conflit, la zone sensible à la différence culturelle concerne encore le contexte de communication. Pour Odile, c'est évident: le conflit est latent entre Français et il fait peur aux Québécois qui, selon elle, le perçoivent négativement et le fuient ou le contournent. Elle insiste quant à elle sur le côté positif et fonctionnel du conflit, qui permet de consolider, d'approfondir la relation. Cette latence du conflit pour les Français est typique des cultures évoluant dans un mode de commu-

4. Edward T. Hall, *La Danse de la vie, temps culturel, temps vécu*, Paris, Éditions du Seuil, 1984, p. 30.

nication à contexte riche. Pour Anne, le conflit et sa négociation se scindent en deux catégories : l'émotionnel et le direct qu'elle attribue à Lucie, opposés au rationnel et au réfléchi qui lui correspondent. Il semble parfois aux jeunes Françaises que, pour les Québécois, le conflit soit rare et passager, n'ayant d'importance que sur le moment et presque dépourvu de conséquence pour l'avenir de la relation.

La perception de l'espace dans la colocation

L'espace est abordé tantôt par ses caractéristiques physiques, circonscrites par des limites concrètes, tantôt par sa dimension symbolique qui limite un espace chargé d'une signification ou d'un affect particulier. De plus, l'espace de colocation existe socialement, c'est-à-dire qu'il occupe une place dans l'espace plus large qu'est la société d'accueil pour des immigrants. Hall affirme que « des individus appartenant à des cultures différentes [...] habitent des mondes sensoriels différents⁵ ». Selon lui, chaque culture organise l'espace de façon particulière à partir d'un substrat animal identique, le « territoire ». Il divise l'espace informel (qui correspond à l'utilisation de l'espace par un individu lors d'une interaction) par ordre croissant de distance autour de l'acteur, de la sphère intime à la sphère publique, en passant par la sphère personnelle.

Il nous a ainsi paru intéressant, dans le cas de Marion par exemple, de constater que le même espace physique, celui de l'appartement, pouvait avoir une signification différente selon les personnes et les situations. Ce fut le cas, par exemple, dans les incidents du téléphone... Pour Kim (l'une des colocataires de Marion avec Léon), l'important semble être de *posséder* son propre téléphone

5. Edward T. Hall, *La Dimension cachée*, Paris, Éditions du Seuil, 1971, p. 15.

dans sa chambre. Pour Marion, au contraire, l'important est l'utilisation du téléphone, l'appropriation d'un espace personnel par le biais de l'instrument « téléphone ». L'accent n'est pas mis sur l'appareil mais sur la bulle d'espace privé qu'il représente autour de la personne. Marion ne ressentait donc pas le besoin d'en avoir un à elle. Valérie, une autre Française, a pour sa part été choquée de se faire reprocher d'avoir gardé le sans-fil de sa colocataire dans sa chambre. Ces événements, qui sont aussi intéressants dans le rapport à l'avoir qu'ils illustrent, n'ont cependant pas été qualifiés de culturels, mais d'interpersonnels. Ainsi, l'utilisation du téléphone, tout comme celle de la télévision, génèrent pour Marion des espaces personnels, alors que pour sa colocataire la télévision construit un espace (notamment sonore) qualifiable de public et le téléphone correspond à un espace intime. Cécile a également parlé des limites de son espace intime, à la fois concret (sa chambre) et symbolique (espace intérieur de repli sur soi), qui sont devenues plus rigides avec le temps. La territorialité ne correspond effectivement pas à l'investissement symbolique figé d'un espace, mais évolue en fonction de la relation et des situations.

Autre exemple : Odile se déclare choquée de participer malgré elle aux scènes de ménage (relevant de la sphère intime) de son colocataire tout simplement en raison de sa présence dans l'espace de la colocation. Son discours oppose une conception de la relation de colocation dans le temps, du point de vue français, au partage d'un espace pour les Québécois. Le « quotidien qui va bien » serait, selon Odile, le principal critère, la seule exigence des colocataires québécois. Globalement, la perception de l'espace de la colocation des Françaises est liée à la relation qu'elles entretiennent avec leurs colocataires. Autrement dit, pour elles, l'espace de la colocation n'est pas intéressant en tant que simple lieu de vie, mais par ce qu'il engage dans la relation à l'autre. Cet espace devient alors une

scène digne d'intérêt uniquement en fonction du drame qui s'y joue et de son évolution dans le temps. Cette façon de concevoir l'espace est culturellement située et amène à considérer la zone sensible à la différence culturelle que représente le temps.

La perception culturelle du temps

La relation entre l'espace et le temps de la colocation est naturellement toujours présente dans le discours de nos acteurs, mais c'est l'importance accordée à l'une ou à l'autre qui est intéressante. Lors de nombreux incidents critiques, c'est surtout le rapport au temps qui marque le discours des colocataires françaises. Quand, par exemple, Marion dit qu'elle fut surprise d'être *si vite* l'amie de ses colocataires ou quand Valérie est étonnée d'être mise si rapidement dans la confiance par une personne qu'elle vient de rencontrer dans un « party », l'étonnement ou la déception sont davantage liés au temps de la relation qu'à l'espace de la colocation.

Marion et Cécile interprètent les conflits dans le contexte plus général de la relation ; mais elles ont l'impression que leurs colocataires respectifs ne donnent du sens aux mêmes conflits que ponctuellement, dans leur occurrence propre. Ainsi, Odile a du mal à comprendre qu'elle n'ait plus aujourd'hui de contact avec ses anciens colocataires, s'interrogeant par là sur la nature de la relation entre colocs. Ce type d'incidents renvoie à une perception du temps culturellement différente, qui régit les comportements, les attitudes et révèle l'importance accordée à certaines valeurs. Pour Odile, « ils », les Québécois, qu'elle nomme parfois les Nord-Américains, vivent dans le présent. C'est l'espace qui leur permet de donner du sens à un temps, à une relation dans le temps : « là on vit ensemble, mais si on n'habite plus ensemble, on n'est plus vraiment ami ». Pour les Français, elle parle au contraire de « fidélité », terme qui suppose la cons-

tance, l'engagement, et donc la durée plutôt que l'espace. Dans ou hors de l'espace de la colocation, nous sommes et resterons amis ; et puis, « pourquoi habiter avec quelqu'un que tu connais depuis deux mois ? », demande Odile. Par ailleurs, cherchant à vivre harmonieusement en colocation et tentant de donner du sens et de maîtriser leur environnement quotidien, elles recherchent dans un premier temps la cohérence du système de colocation avant de chercher sa stabilité.

Dans *La Danse de la vie*, Hall observe deux grands ensembles de perception et d'utilisation du temps. Le système *monochronique* met l'accent sur l'organisation, l'adhésion à un horaire, au détriment des activités qui le remplissent et des interactions avec autrui. Le temps *polychronique* est caractérisé à l'inverse par la simultanéité de différentes activités et par une plus grande attention pour les individus et les relations interpersonnelles. Dans un système temporel polychronique, l'accent est alors mis sur l'engagement des individus et sur l'accomplissement de leurs fonctions plus que sur le respect d'un horaire imparti. Selon cet auteur, qui s'est intéressé à la culture française, « le Français a un comportement polychronique dans le contexte de la vie quotidienne, et plus particulièrement dans ses relations avec les autres ⁶ ». Pour sa part, l'Américain ⁷ fragmente l'histoire, abandonnant l'ancien pour le nouveau : il n'y a pas de continuité avec le passé dans sa perception du temps. Le syndrome du recommencement caractérise le mode de vie américain.

La polychronie postulée des Français, qui privilégient les relations interpersonnelles au détriment d'un calen-

6. Edward T. Hall, *op. cit.*, p. 135.

7. Quand Edward T. Hall aborde la question de l'Amérique du Nord, il sous-entend bien sûr son Amérique, blanche, de classe moyenne et aisée ; la plupart de ses ouvrages sont destinés à des gens d'affaires.

drier bien organisé et rigide, semble confirmée par le discours des Françaises. Elles perçoivent ainsi les Québécois comme étant plus proches des Américains décrits par Hall. Leurs colocataires habiteraient une temporalité beaucoup plus monochronique. Il leur serait plus facile de compartimenter le temps en séquences aux contours nets, alors que les acteurs français semblent toujours interpréter, voire légitimer, le présent en fonction d'un contexte plus large, d'un passé immédiat ou lointain, et d'un futur.

Ainsi, l'accent que met Cécile sur la facilité avec laquelle peut se former ou se dénouer une relation amicale, et sur la capacité d'Audrey et Jean (ses colocataires québécois) à mettre fin à un conflit sans compromettre le cours de la relation, montre que pour elle les Québécois ont une perception du temps monochronique. Selon Cécile, « chaque chose en son temps » semble rimer pour eux avec « chaque chose a son temps ». Le passé, l'histoire et le contexte de la communication ont une moindre incidence. Nous pouvons également faire appel à la notion de contexte riche pour comprendre que Cécile a du mal à cloisonner une séquence de conflit, car elle l'insère dans un contexte plus global et implicite pour lui donner du sens.

En effet, les contextes de communication se définissent aussi par rapport au temps. Les cultures évoluant dans un contexte riche de communication mettent donc l'accent sur l'importance de l'informel et de l'implicite comme vecteurs de sens. Seul le temps permet alors d'interpréter les nuances. Quand le message est trop direct ou explicite, cela peut gêner les colocataires interrogés, pour qui l'implicite du contexte permet de ne pas verbaliser systématiquement. C'est le cas de Marion, qui est dérangée par le fait de ne pas manger avec ses colocataires mais qui, parallèlement, ne veut pas le dire car cela devrait aller de soi. Le remède est alors pire que le mal : exprimer le désir de partager le repas est encore

plus désagréable que de rester seule face à son assiette. Mais les incidents critiques, quand leur issue est positive, amènent aussi à modifier la relation entre colocataires.

Une microculture hybride

La situation de colocation peut devenir un espace privilégié de communication *interculturelle*. Dans le cas des colocations d'Anne et de Valérie, une microculture hybride (car née d'une mixité culturelle en surface) a effectivement émergé à l'échelle de la relation et de l'espace de colocation. Elle correspond à l'évolution d'une relation vers un équilibre à différents niveaux, engendré par une compréhension mutuelle, perceptible dans le langage, qui intègre des expressions empruntées à l'une ou l'autre des cultures. Ce nivellement est également observable dans le type de négociation ou dans la relation de pouvoir, dans les rôles et les statuts qui s'ajustent, se repositionnent. Cette microculture hybride a une stabilité toute relative, car elle est en permanence mise à l'épreuve par les colocataires qui réinterprètent constamment sa définition et sa légitimité. Par conséquent, elle est caractérisée par un contexte de communication plutôt pauvre. À cause de son caractère provisoire et de son instabilité, elle se définit en effet davantage par rapport à l'espace de la colocation que par rapport au temps de la relation entre colocataires. Il ne s'agit pas seulement d'une forme particulière de complicité, d'amitié et d'habitudes partagées, mais véritablement d'une microculture qui évolue bien entendu avec le temps, mais qui prend surtout son sens dans l'espace de la colocation. Ainsi, dans le cas d'Anne, les frontières de cet espace avec l'extérieur étaient imperméables et la microculture a été menacée dès qu'elle les a remises en question (en invitant des amis chez elle).

Cette microculture semble être la manifestation concrète et sensible d'une colocation aboutie, c'est-à-dire d'une colocation bien vécue par les colocataires dans la mesure où elle répond à leurs attentes de départ et, au

mieux, les surpasse à l'issue des négociations qu'elle a fait naître. La microculture hybride qui résulte de ces transformations répond aux critères de l'interculturalité de la situation de colocation. L'interculturel est un lieu de créativité, permettant de passer de la culture comme « produit », telle que l'était celle des colocataires françaises, à la culture comme « procès ».

Une caractéristique est commune à toutes ces expériences : la situation de colocation y est vécue comme faisant partie du *trip* de l'immigration temporaire. Elle n'est pas envisagée à long terme, mais comme une étape, un style de vie. De plus, elle a nécessité une certaine adaptation qui a suscité des questionnements identitaires. Cette négociation de l'altérité a aussi conduit à une typification de la relation de colocataire, que celle-ci soit bien ou mal vécue. Si les colocataires françaises prétendent ne pas avoir eu d'attentes, chaque discours a néanmoins révélé des déceptions, des frustrations ou, au contraire, des surprises agréables. Bien qu'elles n'aient pas *a priori* de normes établies pour ce type de relation, elles tentent d'interpréter leur situation de colocataire en fonction d'un stock de connaissances disponibles comprenant les types de relations qu'elles ont connus auparavant. Valérie parle de Jean comme d'un « frère », d'un « ami », bref « d'un coloc » ; Cécile parle de ses « colocs » un peu comme de sa « famille » ; Marion parle de ses « colocataires », pour qui elle est une ressource financière. Mais pour nos cinq interlocutrices, les colocataires restent des « colocataires », et ils seront par exemple présentés comme tels lors de rencontres, quelles que soient les variantes (à connotation familiale par exemple) que recouvre cette définition. On assiste ainsi à la création d'une nouvelle catégorie de relation, à la fois originale et composite, celle de « colocataire ».

Nathalie Ferrand a obtenu sa maîtrise en communication à l'UQAM et travaille actuellement comme chercheuse à Télé-Québec. Ayant vécu une grande partie de sa vie en Afrique avant d'étudier en France et à Montréal, elle s'intéresse aux problématiques interculturelles.